



HAL
open science

Lecture de Boas, de "On Alternating Sounds" à Race, Langage et Culture. Est-ce que la phonologie est une science sociale?

Gabriel Bergounioux

► To cite this version:

Gabriel Bergounioux. Lecture de Boas, de "On Alternating Sounds" à Race, Langage et Culture. Est-ce que la phonologie est une science sociale?. Colloque "The Form of Structure, the Structure of Form : three days of linguistics for Jean Lowenstamm", Jan 2015, Paris, France. halshs-01312440

HAL Id: halshs-01312440

<https://shs.hal.science/halshs-01312440>

Submitted on 17 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Gabriel Bergounioux
Université d'Orléans
(LLL/UMR7270)

Reading Boas, from « On Alternating Sounds » to *Race, Language and Culture*.
Is phonology a social science ?

Avec l'article linguistique inaugural de F. Boas « On Alternating Sounds », et en revenant sur le parcours de l'auteur, on se propose de reconsidérer la question de la variation – en mettant l'accent sur la phonologie – et les différentes façons dont elle a été repérée, nommée et conceptualisée. Comment le linguiste rend-il compte des variations auxquelles il est confronté ? Qu'est-ce qui l'autorise à considérer que deux formes peuvent, en fonction des hypothèses qui sont les siennes, être considérées – ou non – comme identiques malgré leurs différences ? Selon quels critères s'autorise-t-il à exclure telle ou telle variation ? Inversement, malgré l'absence de variation, comment reconnaîtrait-il qu'il est confronté à deux formes différentes ?

I. BOAS

Franz Boas (1858-1942) est, à juste titre, considéré comme le fondateur en Amérique du Nord d'une linguistique fondée sur l'exploitation des corpus. Il n'est ni le premier, ni le seul à avoir conduit un tel travail aux Etats-Unis si on pense aux recherches de John Wesley Powell (1834-1902) par exemple. On examinera trois de ses contributions majeures : « On Alternating Sounds », qui est son premier article de linguistique (1889), la préface du *Handbook of American Indian Languages* (1911) et, fugacement, la somme qui conclut son œuvre en réunissant les interventions qu'il a jugées les plus significatives : *Race, Language and Culture* (1940).

On alternating sounds (1889)

« On alternating sounds » est son premier article en dehors de contributions en géographie et en physique. Il l'écrit à l'âge de trente ans, au moment où sa carrière d'anthropologue commence, réagissant au jugement de Daniel Garrison Brinton (1837-1899) qui, dans une publication parue en 1888, voyait dans l'instabilité des réalisations phonétiques des Indiens, telles qu'il tentait de les noter, la preuve d'une moindre capacité intellectuelle, conséquence d'un stade de développement interrompu pour des raisons inhérentes à leurs capacités raciales. La variation constatée, et décriée, concernait la diversité de répétition d'un même mot dans les mêmes conditions par un même locuteur (il ne s'agit pas de variation stylistique, sociale ou dialectale).

L'article de Boas est très court (moins de sept pages), rédigé en novembre 1888 et publié dans le volume II de l'*American Anthropologist* en janvier 1889. C'est une critique du concept de cécité sonore (sound-blindness) qui avait été invoqué comme preuve manifeste de l'infériorité des indigènes. Inspiré par les expériences de Sara E. Wiltse qui, lisant des mots anglais à des enfants qui les ignoraient, comparait le résultat de leurs transcriptions, il en adopte la conclusion : « the sounds are not perceived by the hearer in the way in which they have been pronounced by the speaker » (48). Après avoir proposé un parallèle avec la perception

chromatique (une langue qui n'aurait pas le concept de vert dans sa palette et dont les locuteurs assigneraient tantôt au bleu, tantôt au jaune l'échantillon qui leur serait présenté), il se réfère aux premières transcriptions des linguistes de terrain :

It is found that the vocabularies of collectors, although they may apply diacritical marks or special alphabets, bear evidence of the phonetics of their own languages. This can be explained only by the fact that each apperceives the unknown sounds by the means of the sounds of his own language. Still more instructive are the misspellings of one and the same collector when he endeavors to spell the same word at various times. (51)

Boas donne en témoignages ses propres transcriptions de mots inuit : *Operniving/ Upernivik/ Uperdnivik*, et d'autres, et de mots tsimshian avant de chercher à expliquer les raisons de ces variations. Il propose une contre-épreuve en étudiant les réalisations de locuteurs qui ne disposent pas d'un certain phonème (i. e. du système d'oppositions qui le constitue) quand il leur est demandé de le prononcer, à un Tlingit de l'anglais et de l'allemand, à un Écossais de l'allemand. Il en tire cette conclusion :

I believe this crucial test is decisive; and it seems to me a sufficient explanation of the phenomena of "sound-blindness" as well as of "alternating sounds", to assume that they originate by "alternating apperception" (53)

L'explication des variations assignée aux schèmes de perception de l'auditeur, du linguiste, et non plus aux modalités particulières de production du son est un effet du « crible phonologique ». Si Boas n'en a pas la formule, il en exprime l'intuition. La dévalorisation par Brinton du savoir de locuteurs qui ne sauraient pas stabiliser leur système sonore ne dit rien des capacités de ses informateurs dans leur langue. En revanche, elle est révélatrice de la posture ethnocentriste d'une culture particulière, celle de l'Europe occidentale qui aboutira au concept de Standard Average European chez B. L. Whorf, une forme de Kulturbund pour faire un parallèle avec l'hypothèse du Sprachbund de Troubetzkoy.

Handbook of American Indian Languages (1911)

Le *Handbook* passe aujourd'hui pour l'œuvre capitale de Boas en matière de linguistique. Il s'ouvre par un chapitre consacré à « Race and Language ». Quoique le terme de *culture* en soit absent, la séparation des déterminants physiologiques et culturels est au centre.

En terme de méthodologie, Boas, pour des raisons pragmatiques, détermine en premier les unités de première articulation dans une transcription alignée dont la figuration phonétique et la décomposition morphologique sont explicitées par l'analyse grammaticale introductive dévolue à chacune des langues. Le texte, généralement un conte mythologique qui illustre la langue, s'effectue sur deux lignes, la première en transcription phonétique, la deuxième en traduction anglaise « au mot à mot », reprise à la fin de la présentation pour donner un récit directement lisible. C'est une pratique en rupture avec les collections de contes des folkloristes qui font l'économie de l'analyse linguistique, les documents recueillis constituant un préalable et non une fin en soi. En rupture également avec les listes de vocabulaire qu'établissent les dialectologues et qui ignorent autant la signification culturelle des termes qu'ils consignent pour ceux qui les emploient que l'organisation des énoncés au-delà de la phrase. Avec Boas, la syntaxe et la grammaire du récit avaient leur place dans la description.

Travaillant sur des langues sans tradition écrite, Boas et ses étudiants ont dû arrêter des principes de transcription, choisir des unités graphiques (en nombre nécessaire et suffisant, correspondant au matériau sonore) et des symboles, en particulier des diacritiques. Les

conventions sont celles du Bureau of Ethnology : les *fortissont* marquées à droite par un point d'exclamation, les aspirées par une apostrophe, le coup de glotte par un epsilon en exposant, l'archiphonème vocalique par la lettre latine en majuscule etc. Un même symbole peut symboliser deux articulations différentes à la condition qu'elles ne se rencontrent pas simultanément dans une même langue ; il n'y a pas de signe particulier pour les affriquées.

Boas apparaît, dans sa démarche, comme l'un des agents d'une partition fondatrice dans l'imaginaire de la discipline et dans son organisation institutionnelle entre d'un côté une linguistique de description accumulant les données, une science qui se qualifie volontiers d'empirique et se fonde sur des corpus, en conservant un lien étroit avec l'anthropologie, et de l'autre une linguistique théorique, formelle. Ces deux paradigmes ne divisent pas seulement les études linguistiques mais elles se répercutent également dans la partition du structuralisme, la première plus souvent associée à des langues à tradition orale qu'il faut figurer en écriture – c'est l'orientation suivie par les écoles russe et nord-américaine –, la seconde plutôt issue de l'étude des langues classiques et du sanskrit, de langues à la fois écrites et mortes.

Dans la longue préface du *Handbook*, après qu'il a rappelé la relation qui s'établit entre les regroupements de phonèmes sous forme de mots et la différence d'expression des idées générales (on trouve mention dans ces pages des désignations de la neige chez les Inuit), Boas, dans la partie II, considère le domaine d'un point de vue ethnographique puis, dans « The Characteristics of Language », il enchaîne une « Definition of Language » par le « Character of Phonetics », subdivisé en :

- « Number of Sounds Unlimited »

- « Each Language Uses a Limited Number of Sounds »

- « Alleged Lack of Differentiation of Sounds in Primitive Languages »

Il reprend à cette occasion les conclusions de 1889 :

It has been maintained that this is not a characteristic found in more primitive types of languages, and particularly, examples of American languages have often been brought forward to show that the accuracy of their pronunciation is much less than that found in the languages of the civilized world. It would seem that this view is based largely on the fact that certain sounds that occur in American languages are interpreted by observers sometimes as one European sound, sometimes as another. (*op. cit.* : 16)

Après quelques exemples de productions perçues comme distinctes et rapportées à la différence de leur réalisation articulatoire, souvent en lien avec la coarticulation, Boas rapporte la différence de perception à l'absence de correspondance des systèmes, ce qui revient à réintroduire l'acte de communication dans la mise en œuvre de la langue, la relation entre le linguiste et son informateur :

The correctness of this interpretation of Indian phonetics is perhaps best proved by the fact that observers belonging to different nationalities readily perceive the sounds in accordance with the system of sounds with which they are familiar. Often it is not difficult to recognize the nationality of a recorder from the system selected by him for the rendering of sounds. (...) The alternation of the sounds is clearly an effect of perception through the medium of a foreign system of phonetics, not that of a greater variability of pronunciation than the one that is characteristic of our own sounds. (*op. cit.* : 18).

Un court paragraphe « Unconsciousness of Phonetic Elements » (*Ibid.* : 23-24) se conclut sur la solidarité des affixes et du radical (l'exemple du pluriel dans *hills*) et la proximité acoustique arbitraire de formes non décomposables (e.g. *mail* et *nail*). Cette prise en compte du témoignage de l'informateur, inhérente au travail de terrain, concentre la question de la

variation, au-delà de la morphologie et des arrangements de surface dans la chaîne sonore, sur leur perception, une donnée moins souvent traitée dans une approche structurale, qui se focalise sur le système, situé en deçà des phénomènes de perception comme de production.

Race, Language and Culture (1940)

La préface annonce : « I have included two very early general papers at the end of the book because they indicate the general attitude underlying my later work » (p. VI). Ces deux articles sont « The Aims of Ethnology » (1888) et « The Study of Geography » (1887) qui sont contemporains de l'article sur les sons alternants, lequel n'a pas été colligé dans cette somme récapitulative.

Quantitativement, les trois domaines énoncés en titre, et qui feront les en tête de chacune des parties du livre, présentent une forte disparité.

- « race » (3-195) : 20 articles et 193 pages échelonnés de 1892 à 1936 ;

- « language » (199-239) : 5 articles et 41 pages de 1917 à 1937 :

- l'un consacré aux méthodes et données en linguistique amérindienne (1917, 12 p.),

- deux à la classification des langues d'Amérique (8 pages en 1920, 7 pages en 1929),

- un à des notes sur le Dakota (6 pages en 1937)

- un à l'expression de la métaphore en kwakiutl (8 pages en 1929).

- « culture » (243-618) : 35 articles et 376 pages, de 1896 à 1936.

En relation avec les deux textes mentionnés, la date de 1917 pour la partie consacrée à la linguistique s'explique par l'élimination d'une partie de la production. L'explication tiendrait, au moins pour partie, à la situation politique, Boas étant l'un des activistes les plus éminents, chez les intellectuels, d'un engagement antinazi.

Les étudiants de Boas conserveront en grande partie les orientations de leur mentor : intérêt pour le lien entre langue et culture (Sapir, Whorf) et typologie linguistique en rapport avec une reconstitution diachronique des subdivisions (Swadesh, Greenberg), une histoire qui serait à poursuivre avec l'arrivée de l'École de Prague dans la linguistique américaine dans les années 40 avec Jakobson et Martinet.

II. COMMENT LES CHOSES SE PRÉSENTENT-ELLES ?

Une question : phonologie et morphologie

La question centrale de toute linguistique, dont les autres se déduisent ou tout du moins dépendent, tient en une interrogation constamment réitérée afin de parvenir à construire la structure linguistique. Cette question, qui est au centre des choix de transcription de Boas, est : Comment les langues opèrent leur matériel phonologique afin de réaliser ce que leur morphologie prescrit ?

Nous référant au matériel phonologique, on ne se restreint pas aux phonèmes puisque concourent aux processus la prosodie et aussi bien :

- ce qui se situe en deçà des segments (théorie des éléments),

- entre les segments (théorie du charme et du gouvernement, interaction consonantique),

- dans leur successivité (théorie de la syllabe),

- le conditionnement du gabarit (CV initial vide, Coda Miroir),

- la définition de paradigmes (théorie de l'apophonie).

La réponse à cette question a trouvé sa formule en une phrase qui a donné à la discipline les moyens de prendre ses distances avec l'approche diachronique et comparatiste. Le matériel phonologique réalise ce que la morphologie prescrit à partir d'oppositions qui infèrent de différences sonores les relations structurales. Aucune référence à des conditions extérieures n'est convoquée pour expliquer la variation en dehors de conditions internes à la langue elle-même : le banc test de la phonologie est la morphologie et la preuve de la morphologie, c'est la phonologie (Scheer).

Dans cette définition, le concept de *structure* permet de dissocier, de trancher entre les données et l'analyse qui en est proposée, de se détacher de l'empirisme en faisant apparaître des éléments qui n'accèderaient pas sinon à la reconnaissance (le zéro, les positions vides ou, chez Saussure (1879), les laryngales). Des équivalences sont établies entre des faits de langue qui ne sont accessibles ni au locuteur, ni à l'observation immédiate.

Trois questions qui s'en déduisent

Si l'on convient, reprenant la définition précédente, que la phonologie et la morphologie se justifient par des oppositions relatives et négatives et non par l'observation d'entités qui préexistent à l'analyse, on est conduit à considérer le rapport de la phonologie et de la morphologie en fonction des réponses qui seront apportées à ces trois questions:

(i) toute opposition en langue implique-t-elle une différence phonologique, qu'elle soit indiquée par :

- une absence (permutation d'un \emptyset à un ou plusieurs segments)
- un ajout (permutation d'un ou plusieurs segments à un \emptyset)
- une substitution (permutation d'un (ou plus) segments à un (ou plus) segments)
- un déplacement sur l'axe syntagmatique de la position relative des segments ?

(ii) sachant que le critère retenu pour l'établissement d'une opposition en phonologie dans une langue donnée est déterminée par l'opposition de deux morphèmes, toute opposition phonologique correspond-elle à une valeur morphologique ? Autrement dit, existe-t-il des différences phonologiques (et non phonétiques) qui ne produisent pas d'effet en morphologie ?

(iii) inversement, une différence morphologique entre deux séquences peut-elle être repérée sans qu'il y ait de variation phonologique ? Autrement dit, quel serait l'indice d'une opposition morphologique dont les deux termes seraient phonologiquement identiques en tous points dans toutes leurs occurrences ?

La réponse à la première question est positive, et même exclusive : pour en prendre la formule à Troubetzkoy, deux réalisations phonétiques perceptivement distinctes seront considérées comme deux phonèmes dans une langue donnée si et seulement si elles permettent de distinguer deux morphèmes par ce seul élément.

La deuxième question a conduit à une sous-catégorisation des différences suivant la compréhension qu'en proposaient d'autres disciplines universitaires qui en récupéraient les effets pour leur donner une interprétation fondée sur des critères internes à ces autres savoirs :

- l'histoire avec le comparatisme à partir de données chronologiques,
- la dialectologie en lien avec la géographie dans une approche spatiale,

- la sociolinguistique dans les différents noms qui la désignent – e.g. ethnolinguistique
- la psycholinguistique etc.

On a tenté d'en dresser la liste à partir d'un même patronlexical : diachronique, diatopique, diastratique, diaphasique...

A la troisième question, la réponse est négative. Pas de morphologie en dehors d'une opposition phonologique actualisée dans le système.

Selon la perspective adoptée, la construction des objets et leur désignation ont varié, désignant de façon diverse les variations qu'elles considéraient. A partir de ces termes, avec ce qu'ils emportent, on se propose d'examiner comment la linguistique a répondu à une même question, celle qui ouvrirait cette seconde partie.

III. CHANGEMENT / ÉVOLUTION / TRANSFORMATION / VARIATION / ALTERNANCE

Cet inventaire se restreint à des désignations qui ne sont pas celles proposées par la grammaire. N'apparaissent donc ni *flexion* (conjugaison, déclinaison), ni *affixation*, ni *composition*, ni *dérivation* qui partagent comme propriété de rendre compte de la variation à partir de propriétés morphologiques alors que c'est la phonologie qui sert de boussole, ou eurs résultat : *distribution*... On ne traitera pas les équivalents dans d'autres langues, chacune d'entre elles supposant une étude particulière.

Changement

Le terme de *changement* s'est imposé en premier dans une linguistique qui s'est constituée dans l'examen diachronique des faits. Même si une orientation téléologique, positive ou négative, est souvent présente, avant que d'être interprété suivant des préjugés inverses, le mot apparaît comme neutre et il demeure aujourd'hui encore le plus utilisé. Il se sténographie:

« a donne b » ou (a > b)

où *a* et *b* sont corrélés à une datation, qu'elle soit conjecturale (notée avec astérisque) ou attestée (avec référence de l'occurrence). Une telle conception dilue la restitution des oppositions synchroniques, c'est-à-dire du système, comme Troubetzkoy en fera le reproche à ses prédécesseurs.

Le changement est à concevoir comme une des modalités de la variation, au même titre que celles dont traite la dialectologie (la substitution de l'espace au temps a largement inspiré les modèles de la linguistique indo-européenne). Egaleme nt, et sur un mode éristique, il sera réinterprété par la sociolinguistique (dès lors que les formes coexistent en un même temps et en un même lieu), qu'elle centre son attention sur la covariation (les changements en cours) ou sur les variations internes au locuteur dans les situations de communication (changement de registre).

Un mot sur la sociolinguistique. Le travail entrepris à Charmey par Louis Gauchat, la relecture qu'en a donnée Labovet que nuancent les arguments apportés par Bourdieu et Encrevé, dessinent une modalité de relation possible entre ces types de données. Parlant plutôt de « variété » que de « variation », voici ce qu'en dit Gauchat:

La variété qu'on observe dans un même patois peut être réelle ou imaginaire. Dans le dernier cas, elle peut reposer sur l'inexpérience ou l'inaptitude de l'examineur, sur un mauvais choix du sujet, enfin elle s'explique par toutes sortes de difficultés techniques qui viennent entraver l'opération du meilleur observateur. La variété qui réside dans les faits provient de raisons multiples :

1. influence d'autres parlars et surtout de la langue littéraire, transformations de sens, oubli d'anciens mots etc.;
2. le même mot peut revêtir des formes très diverses dans la bouche du même individu selon la différente intensité de l'accent qui frappe le mot;
3. dans les mêmes conditions syntaxiques, un mot est prononcé différemment grâce aux habitudes ou tendances individuelles.

La question centrale à laquelle Gauchat cherche une réponse est celle du changement dans une communauté villageoise relativement fermée, l'origine des transformations du dialecte qu'il observe. Il critique en particulier la thèse générationnelle, selon laquelle l'apprentissage incomplet des enfants aboutirait aux transformations. Dans leur échange de 1987, Labov, Encrevé et Bourdieu proposent d'autres hypothèses. Pas beaucoup plus à dire concernant le « changement » qui suppose avant tout une transformation inscrite dans la durée et, lorsqu'il en est traité en phonologie structurale (Haudricourt), on s'accommode sans difficulté du mot.

Evolution, transformation

Replacé dans une perspective d'adaptation et de sélection, le concept de changement est devenu, dans une mouvance darwinienne qui a eu son heure de gloire en linguistique avec Schleicher dans les années 1860, l'*évolution*, à distinguer de la notion lamarckienne de *transformation*.

Tandis que « transformation », par sa ductilité, autorise une réinterprétation synchronique (la *transformation* passive, la grammaire générative et *transformationnelle*), l'évolution est préférentiellement ancrée dans la diachronie, concernant plutôt le système entier (cf. Pinker & Bloom ou le programme de la *Biolinguistics*) que les unités prises une à une, encore que la Théorie de l'Optimalité puisse être appréhendée comme une ouverture dans cette direction. « Transformation » figure dans le vocabulaire d'usage, un emploi facilité par la transparence du radical qui convient bien à un objet dont il est entendu qu'il est forme et non substance. Il ne recèle pas de jugement et ne prédit aucune hypothèse particulière concernant l'opération.

Il n'en va pas de même pour évolution qui postule une finalité et qui se trouve généralement associé à un processus de sélection.

Variation

Afin d'englober l'ensemble des différences qui peuvent être d'intérêt pour le linguiste mais qui ne sont pas toutes effectives sur le même plan, qui interrogent de façon cruciale le partage de ce qui relève ou non de la structure de la langue, le terme de *variation* a été souvent retenu, malgré l'ambiguïté de sa double acception, phonétique et phonologique. C'est celui que privilégiait Encrevé et il est utilisé dans le titre de l'un des programmes du GDRI.

Boas s'est peu posé la question du changement car il est confronté à des peuples sans histoire (c'est-à-dire sans trace écrite de leur passé) et tout ce qu'il en peut retrouver émerge en fonction d'apparentements linguistiques, traités à partir :

- des variations entre langues (conjecturalement de même origine),

- à l'intérieur de ces langues (morphologie)
- entre leurs réalisations selon les circonstances, les informateurs,
et bien sûr la variation dans la perception de l'auditeur, d'où nous sommes partis et que nous n'avons pas encore rejointe, gardant en mémoire qu'il parle au demeurant d'« alternation ».

Variation a une coloration plutôt sociolinguistique, tantôt dialectologique, tantôt diastratique voire diaphasique, ce qui expliquerait un certain tropisme phonétisant. Inversement, le terme n'est pas très courant en diachronie du fait qu'il implique en général un état moyen, un standard, un modèle de référence autour duquel oscilleraient des formes circumvoisines et qu'à moins de réintroduire une catégorie comme celle du « génie de la langue », il est difficile d'admettre une permanence à travers les métamorphoses des langues. Sur le même radical, on rappellera les *variétés* du français ou de l'anglais, qui sont proches d'une interprétation dialectale, en tout cas synchronique.

Alternance

Pour ce terme, on partira d'une citation de Saussure écrivant à Antoine Meillet le 9 février 1900, alors qu'il le sollicite pour parrainer avec lui Charles Bally à la SLP :

Hire et son *Ablaut* me semblent comme vous le dites pécher surtout du côté de la faculté critique. En général un livre sur l'Ablaut devrait être compris d'une manière moins étriquée que ce n'est le cas de la part des Allemands. Un sujet comme l'Ablaut place celui qui veut en parler à fond dans une position où il lui est interdit de n'avoir pas des vues sur l'ensemble des progrès obtenus en linguistique depuis vingt ans, – même en ce qui concerne la méthode générale car l'Ablaut est une alternance, et la théorie des alternances est la base de la méthode.

L'alternance n'est plus considérée seulement comme un fait de langage mais comme la base de la méthode, comme la façon dont peuvent et doivent être appréhendées les variations dans la langue. On pense à ce qui entrera dans la doxa sous le nom de permutation et de commutation à la suite des travaux de l'Ecole de Prague.

Une illustration négative du même auteur à présent. Traitant de l'assimilation (e.g. l'assimilation de sonorité : *pause pipi*, *casse dalle*), Saussure évite résolument le terme. A chaque occurrence prévisible dans son argumentation, il en effectue systématiquement le remplacement par *alternance*, reprenant la désignation à laquelle il avait eu recours pour traiter de l'apophonie dans son *Mémoire* (1879).

Ce faisant, en appréhendant de cette façon l'assimilation, il infléchit la réflexion concernant cette classe de phénomènes sur trois points :

(i) Le processus en jeu ne crée pas de distinction morphologique même s'il a son analogue dans des processus morphologiques: *vif / vive*, *venger / revanche* ou *coudre / couture*, *verte / verdure*, dont rien ne le distingue en surface, tout dépendant de la consistance de l'opposition sous-jacente et de son éventuelle valeur morphologique.

(ii) la réduction de formes distinctes mais non distinctives (du point de vue de la structure de la langue, pas dans l'acceptation sociale de *La Distinction* de Bourdieu) à un *signe* unique opère de la même façon dans l'analyse linguistique et dans la conversion du signal perçu comme un signifiant unique, c'est-à-dire comme un signe (une telle conception n'est pas interprétable en termes de *compétence/performance*, à la différence de la « grammaire d'auditeur »).

(iii) en conséquence, les formes simultanément présentes, quelle que soit leur assignation, dialectale, sociale ou autres, et bien sûr morphologiques sont à interpréter à l'intérieur d'un système (pour une autre hypothèse, celle de Troubetzkoy, voir les définitions proposées en

termes d'*archiphonème* et de *neutralisation* qui reviennent à supposer une forme canonique), de façon immanente par l'auditeur, de façon analytique par le linguiste.

QUE SAIS-JE ?

Que sait le locuteur de sa langue ?

Boas, à nouveau... Car l'on s'est posé la question de l'identité de ce que décrit le grammairien avec ce que fait le locuteur, du degré de conscience (*awareness*) qu'aurait celui qui parle des mécanismes que décrit la linguistique. La transparence cartésienne de l'esprit à lui-même, à ses propres productions, a été récusée dès la linguistique historique (les locuteurs sont porteurs d'un système dont la profondeur diachronique leur échappe, et les grands apparentements faute d'une connaissance de nombreuses langues) mais aussi par la phonétique, articulatoire (Rousselot : les locuteurs ignorent quels gestes phonateurs non visibles ils réalisent) et acoustique (Passy : la perception des énoncés est pour une part une projection de ce qu'on croit dire). Le structuralisme accomplira un pas supplémentaire en faisant des agents les vecteurs d'actualisation de structures, linguistiques mais aussi anthropologiques, sociales, culturelles...

Dès lors que la structure des langues préexiste à ceux qui les parlent, que leur fonctionnement ne tient ni aux causalités ordinaires (l'arbitraire du signe) ni à des décisions réfléchies (phonologiquement par l'intériorisation du système et morphologiquement par une analogie de surface réglée par le principe de la quatrième proportionnelle), jusqu'à quel degré les locuteurs ont accès aux mécanismes de leur langue ? Jusqu'où la réflexivité de leur conduite (cf. l'épilinguistique de Culioli) se superpose-t-elle aux analyses des linguistes ? Il y a pléthore de preuves que les locuteurs en savent long comme le système en livre pour eux le témoignage, dans la composition (respect des règles phonotactiques et accentuelles), l'ajustement des emprunts, la néologie (*indécorable*) et la productivité paradigmatique des flexions, la simplification analogique et dès avant dans les phénomènes d'accord ou les arrangements syntagmatiques.

Comme l'avait deviné Boas, les phonologues sont en première ligne qui ont mis en évidence une connaissance parfaite (on varie mais on ne se trompe que fort peu en phonologie) et une méconnaissance totale des locuteurs, si on pense par exemple à ce qui se laisse apercevoir dans la dissimilation (Maurice Grammont), la « réalité psychologique des phonèmes » (Sapir), les usages poétiques (Jakobson). La langue est parole d'évangile : il faut pardonner au locuteur car il ne sait pas ce qu'il fait.

Le jugement de grammaticalité de Chomsky s'inscrirait dans cette lignée s'il ne requérait, pour qu'en soient validés les résultats, la fiction d'un locuteur moyen idéal qui aurait pour caractéristique de forclorre la variation.

Et que sait le grammairien ?

La réflexion sur la maîtrise du système par le locuteur telle que tout grammairien confronté à une langue étrangère est conduit à la mener parce qu'elle est consubstantielle à la fiabilité de ses descriptions (il n'est de manuel de dialectologie qui ne multiplie les mises en garde à l'encontre de ces informateurs peu fiables qui inventent au fur et à mesure les formes qu'ils ne connaissent pas) ne vaut qu'en fonction d'une double critique.

D'abord, quelle est la langue qu'on entend représenter ? Comment ne pas prendre en compte la propension des linguistes à épurer le système, à le rendre plus cohérent encore, ne serait-ce qu'en raison des attentes de présentation et de rationalisation décidées par la mise en écriture (Goody) ou, plus simplement, par la recherche d'une économie immanente ? On en trouve continûment le symptôme dans ces quelques lignes, ces quelques pages qui manifestent quelque regret parce qu'avant c'était mieux, mais que, sous l'influence de contacts, ou d'un relâchement (articulatoire, social...), le système s'est trouvé perturbé en sorte qu'on est en présence d'un état moins pur, moins régulier. On avait mentionné des téléologies négatives ; il n'est pas sûr qu'on y ait renoncé.

Conclusion

Trois points à rappeler au moment de conclure.

Le premier concerne le statut de la variation appréhendée non dans les productions des locuteurs mais dans le traitement qu'ils effectuent en tant qu'auditeurs, à comparer avec les opérations des linguistes. L'approche diffère en ce que ceux-ci procèdent à l'analyse et à la formalisation des relations, ceux-là procèdent en surface en suivant un principe d'analogie. L'output est semblable (c'est l'hypothèse initiale de Chomsky) mais le calcul qui aboutit à ce résultat n'est pas le même. Boas a montré qu'un linguiste pouvait régresser à ce niveau.

Deuxième point. Cette *sound-blindness*, ces alternations *sound* sont présents quelle que soit la langue dès lors que le linguiste, ne serait-ce que par nécessité, sélectionne une certaine forme, consacrée par la tradition, l'usage (en général celui du linguiste, à chacun de raisonner sur ce que cela peut signifier socialement) ou l'écriture, à l'exclusion de toutes les autres, au lieu d'intégrer à ses descriptions la variation interne, l'alternance, à laquelle il ne cesse d'être confronté dans le changement ou la dialectologie, le contact de langues ou la sociolinguistique, l'acquisition ou la pathologie... Quelle serait la valeur d'une science qui ne pourrait rendre compte de l'ensemble des faits ?

Troisième point, une phonologie ne sera universelle au sens entier du mot qu'en parvenant à faire la démonstration que la méthode, les formalismes et les explications qu'elle propose s'appliquent non seulement à la structure des langues mais également à l'ensemble des variations, c'est-à-dire à n'importe quelle alternance qui peut (dans les deux acceptions du verbe *pouvoir*) se rencontrer dans une langue, partant du principe que cette alternance constituera une opposition relative et négative dans une autre langue, en sorte que le programme de la phonologie universelle le sera à la condition qu'elle intègre, par les mêmes opérations, toutes les formes, de toutes les langues comme à l'intérieur de chaque langue. C'est aussi un défi pour aboutir à une généralisation et égaler la capacité des locuteurs à unifier les productions.